

L'Enchantée

Prologue

Le matin était neuf comme des
souliers de première communion.
Je me baignais à la rivière de mon
appartenance.
Je glissais en ses eaux calmes et claires.
Je redevais l'enfant de mes racines.

Ai-je imaginé mon enfance ou mon enfance
s'est-elle imagée en moi ?

Il y a trente ans, j'ai passé tout un été dans un chalet minuscule perché à flanc de montagne. Protégé du soleil par de grands pins parasols, il avait été baptisé l'Oasis. À cette époque, mes espérances sur la vie, sur l'amour avaient des ailes démesurées qui prenaient leur envol dans l'écriture de cahiers, où j'inscrivais jour après jour les émois de cette adolescente amoureuse que j'étais, princesse en attente sous les arbres. J'avais vingt ans.

Hier je suis passée devant l'Oasis. La pancarte À VENDRE annonce un départ, peut-être la fin d'un amour. Lorsque l'on se sépare, on laisse le passé derrière soi. Mais on revient toujours sur les lieux qui nous ont aimés. Depuis deux ans, je vis à quelques kilomètres de mon oasis d'été, dans une maison château que nous avons fait construire, mon mari et moi, face à la montagne Bleue qui s'étend sur tout le paysage de mon regard. À ses pieds, la vallée de L'Homme de l'Est, surnommée ainsi parce qu'un homme semble dormir sur la montagne, son corps assoupi, renversé sur le dos et contemplant le ciel. La nuit, comme lui, j'observe les étoiles. Ce n'est qu'au matin que le miracle survient. Je n'en parle à personne. De très bonne heure, quand la forêt tout autour secoue ses perles, descendent de la montagne Bleue mes parents, mes aïeux, mes amis disparus. Un chant s'élève. Mon enfance m'apparaît.

Première partie

Une petite Indienne joufflue court dans le sentier qui mène à la rivière. Elle chante. Sa mère malade vient d'ouvrir les yeux.

J'ai dix ans. C'est moi qu'on envoie cueillir les fleurs mauves qui poussent parmi les grands rochers, près de la rivière. J'en rapporte, mon cœur essoufflé, plein mes petits bras morts de fatigue. À l'aide d'une pierre, mon grand-oncle Dawa les roule, mélangées à de la cendre, dans une écorce de bouleau. Cela donne une pâte grise et mauve, à l'odeur âcre et sucrée. Avec cette pâte, les mains géantes de mon grandoncle tracent des signes sur ma mère. Sur tout son corps. À partir du front, sur la bouche, le ventre, l'intérieur des cuisses, les chevilles et sous les pieds.

Ma mère, nue, étendue, belle et muette. Évadée dans un ailleurs que je ne connais pas. Pas morte cependant. Ailleurs. J'ai dix ans. J'ai peur de la perdre. Un chant s'élève, une voix puissante, celle de Dawa. Il me semble que son chant, sa prière, peuvent intercéder pour tout. Ma peine, ma tristesse, la guérison de ma mère, son réveil. J'observe Dawa en silence, impressionnée. J'ose à peine respirer, de peur de déranger. Je marmonne avec lui, en silence. Jour après jour, c'est comme ça que j'apprendrai les chants qui guérissent des plus grands

malheurs. Je ne me doutais pas, alors, que j'étais en train d'être initiée à quelque chose de grand. Il faudra cette maladie de ma mère, puis plus tard la rencontre d'une autre femme, pour que je prenne cette route de la prière et de la guérison.

Ma mère ouvre les yeux. Enfin. Je cours vers la rivière. L'émotion est trop forte, le bonheur trop grand. Je n'ai pas pu me jeter à son cou, la couvrir de baisers, lui dire que je l'aime. Je n'ai pu que m'enfuir. C'est toujours ainsi quand l'émotion me submerge. Je ne peux y faire face, la dominer. Je dois courir me cacher, me perdre, danser, exulter, chanter. Comme ma tante Esther, «l'Enchantée», une sœur de Lorraine, ma mère. On l'appelait ainsi parce qu'elle fredonnait tout le temps, du matin au soir. Parfois une plainte, un souffle ou un murmure. Puis, soudain, la force, la lumière s'emparait d'elle et elle s'élançait vers la rivière. L'Enchantée, ma tante mystérieuse, l'idole secrète de mon enfance, se mettait à vibrer, à livrer sa détresse, son appel à la vie. Tante vagabonde, insoumise, qui avait pris le bateau un jour pour l'Europe et n'était revenue que dix ans plus tard, comme une enfant prodigue. Je ne l'ai connue autrement que par quelques photos du temps de sa jeunesse et par ce qu'on a bien voulu me raconter d'elle.

Grande. Mince. Une peau séchée par le soleil d'été qui lui donne un visage de soie brune. Ses yeux toujours mouillés, très pâles. Sa bouche semble sourire. Ses cheveux courent sur son cou, ses épaules. Le corps s'élançait vers la rivière. Elle porte une robe imprimée de petites fleurs fanées avec un trou dans l'ourlet. Elle est pieds nus. Elle courait dans le paysage et le photographe l'a surprise

dans son envol. Son visage s'est retourné brièvement, le temps de cette photo. On a l'impression, à son regard, qu'elle allait se jeter à la rivière. Quel drame hantait déjà sa vie? Elle avait alors seize ans. Quand ma tante l'Enchantée reviendra d'Europe, un long chemin de misères l'attendra, elle qui pourtant semblait nourrir tant de promesses. Elle était la fille aînée et la préférée de ma grand-mère Jane. Elle avait son port altier, sa démarche fière. Toutes deux de la même race, sauvages et conquérantes. Rien ne leur faisait peur.

À la mort de son époux, grand-mère Jane, veuve à quarante ans avec neuf enfants, devient soutien de famille. Avec l'Enchantée elle ouvre sa boutique de chapeaux. Modiste à l'imagination fertile, aux doigts de fée, elle s'inspire de ses racines amérindiennes pour créer des chapeaux de toutes sortes. Elle dévoile à sa fille tous les trésors de la forêt, l'envoyant y chercher des fruits qu'elle fait sécher sur de grands plateaux d'osier à l'arrière de la boutique. Des branches qu'elle enduit d'une laque pour décorer ensuite les petits chapeaux d'automne. Pour les chapeaux d'été, toutes deux passent l'hiver à coudre des fleurs de soie et de plumes de toutes les couleurs, à créer des arrangements noués de rubans. L'Enchantée, pourtant, n'a jamais voulu en porter, même enfant. Elle restait «l'échevelée», comme l'appelait grand-père, parce qu'elle était toujours à courir les cheveux au vent, même en hiver.

Je ne l'ai vue qu'une fois, entrevue. J'avais alors quinze ans. J'accompagnais ma mère qui allait visiter sa sœur pour fêter ses cinquante ans. Depuis dix ans, après son retour d'Europe, ma tante habitait dans une

maison pour personnes « retardées », comme on disait dans les années soixante.

C'est d'abord son immobilité qui m'a frappée. Elle, que j'avais toujours vue courir sur les photos, se tenait assise, bien droite, sur une chaise bleue, dans un coin de la chambre ; ses longues mains mortes posées sur ses cuisses. Ses lèvres remuaient à peine. On l'entendait fredonner. Elle chantait encore, pour elle-même, comme autrefois. Elle nous a regardées avec un sourire si triste ! Son air, son sourire, je les garderai en moi, essayant chaque nuit, désespérément, de guérir par la pensée ma tante ensorcelée par son passé.

Je suis restée figée, incapable de dire un mot, de faire un geste. Une peine immense me paralysait. J'avais tellement fabulé, idolâtré cette tante qui avait parcouru le monde. Je la reconnaissais à peine dans cette femme immobile devant moi, l'air absent, ailleurs. Je suis sortie très vite de la chambre, de cette maison étrangère. Maman est venue me rejoindre. Assise sur les marches du perron, je pleurais sans pouvoir m'arrêter. Elle a pris ma main : « Il ne faut pas pleurer. Esther a vécu comme elle avait choisi de vivre. Aujourd'hui, elle a rejoint le pays de son âme... »

Ce jour-là, je n'ai pas compris exactement ce que cela voulait dire. Tante Esther avait-elle suivi le destin que son enchantement, bien malgré elle, avait tracé ? Je comprendrai en grandissant que notre destin nous fait signe et qu'on ne peut que le suivre inexorablement. Je sais aujourd'hui qu'elle n'était pas vraiment triste, juste blottie en elle-même. Fatiguée sans doute d'avoir tant voyagé, tant cherché. Échevelée, l'Enchantée était revenue

se bercer dans cette chambre silencieuse où son regard pouvait se perdre au loin sans plus se fatiguer à chercher ou à attendre... l'amour.

Cette quête passionnée hantait les femmes de ma lignée. Cela remontait à mon arrière-grand-mère maternelle, Flavie. Elle avait épousé un Montagnais, le jeune Ino Catana Maki, fils de la tribu des Nimas. Selon la tradition en vigueur sur les rives du Saint-Laurent en l'an 1880, la femme blanche qui épousait un Indien devait demeurer isolée dans un tipi pendant une lune. Seule la plus vieille femme de la tribu avait le droit d'entrer pour lui porter de la nourriture et du bois. Elle allumait le feu et lui racontait tout le jour et toute la nuit les légendes et l'histoire du peuple qui allait devenir le sien. Parfois, tard sous les étoiles, un chant s'élevait, d'une grande pureté. C'était la voix de Flavie apprenant les chants si chers à son nouveau peuple. Il y avait eu d'abord conseil de famille afin de décider si cette jeune et belle habitante du village de Tadoussac deviendrait l'épousée du beau et jeune Ino. On lui reconnaissait de nombreuses qualités. C'était une fille solide, forte. « Des yeux de lac », comme disait la vieille Catha. « Un corps de roseau robuste », ajoutait quelqu'un d'autre. Puis, dans les cendres d'un panache d'orignal, on avait lu que le bonheur durerait plusieurs saisons pour Ino et sa blanche Flavie. C'est ainsi qu'après le mois d'usage il y avait eu une grande fête au village pour célébrer cette union quand même peu commune en ces temps. Leur mariage fut béni par le curé de la paroisse et fut suivi de la cérémonie des tiges tressées, symbole d'union et de fidélité chez les Montagnais. Ino et Flavie, au milieu

d'un grand cercle formé par les deux familles, remettaient à chacun une tige de vigne sauvage. Puis, au cours d'une danse singulière, en se croisant les uns les autres, les participants tressaient une toile dans laquelle les deux promis, au centre, se retrouvaient le corps soudé l'un à l'autre.

C'est ainsi que mes racines indiennes resteront tissées serré tout au long de ma vie. J'aurai toujours une pensée pour celles que j'appellerai les femmes de ma vie : mon arrière-grand-mère Flavie, ma grand-mère Jane, ma mère Lorraine et l'Enchantée. Tribu de femmes. Passé de femmes, de pionnières. Sacrifice, labeur et prière. Je naîtrai de ces alliances. Force du travail et spiritualité des Grands Esprits. Une foi immense. C'est par elle que je découvrirai, au fil des années, cet écrin dans lequel dormaient les pouvoirs de mon âme. Il me faut remonter encore la mémoire du temps.

Nous avons vécu doucement, jusqu'à la maladie de ma mère qui fut comme un tremblement de terre. Celle que nous avons toujours trouvée là pour nous, souriante et réconfortante, la mère des mères, un jour, est restée immobile dans son lit. J'étais encore assez jeune à l'époque, dix ans. Mais étant l'aînée des trois filles, je devinais les moindres choses, je les ressentais comme si, au sein de notre famille, ma place était celle de gardienne. J'avais donc cru comprendre que ma mère avait fait une fausse couche et n'arrivait plus à se relever. Elle avait perdu beaucoup de sang. Elle était depuis trois semaines à l'hôpital. J'allais la voir chaque jour. Elle ne sortait plus de son état léthargique. Rien à

faire, elle se tenait quelque part entre deux vies, celle de l'au-delà et celle d'ici. Mon père épuisé, rongé d'inquiétude, trancha. On ferait venir de Mistassini mon grand-oncle chaman Dawa, afin qu'il la ramène à nous, qu'il la ramène à la lumière. Dawa resta dix jours à son chevet. Maman fut sauvée. Miracle de l'amour, force des Grands Esprits de la Grande Famille Sacrée. C'est à partir de là que j'essaierai chaque jour de ma vie et de sa vie de l'aimer et de la connaître davantage. C'est au moment de perdre ceux qu'on aime que se révèlent l'intensité de notre affection, la force intérieure de notre foi.

